



La rencontre entre le christianisme et des typologies socio-culturelles variées a constamment marqué l'histoire de l'Occident. Une histoire difficile à reconstituer, en raison du nombre et de la complexité des étapes : d'une contamination réciproque, on est passé parfois au conflit, du dialogue au rejet, de l'opposition à la conversion et vice versa. Par rapport à d'autres formes de religion, la foi chrétienne ne tombe ni dans l'excès du retranchement dans la pure transcendance (on pense à l'islam) ni dans son antipode, une immanence panthéiste (comme cela arrive dans certains aspects de l'hindouisme). Selon la phrase johannique du Logos qui devient *sarx* (1, 14), dans la personne de Jésus Christ se trouvent la double nature, humaine et divine, l'éternel et le contingent, l'infini et le spatial. C'est cette donnée fondamentale qui motive et justifie l'« incarnation » constante de l'Église, son corps mystique et historique, dans l'histoire.

A. L'inculturation : son fondement théologique

Renvoyons d'abord, pour commencer, à une thèse centrale et structurelle de la Révélation biblique et en particulier évangélique : la Parole de Dieu n'est pas un aérolithe sacré tombé du ciel mais la rencontre entre le Verbe divin et la chair historique de l'humanité. La conception grecque n'admettait pas que le Logos éternel et transcendant puisse se confondre avec la temporalité et la matérialité de l'histoire. Nous avons au contraire dans la Bible une confrontation dynamique entre la Révélation et les diverses civilisations, du nomadisme au syro-phénicien, de la mésopotamienne à l'égyptienne, de la hittite à la perse et à la gréco-hellénistique, au moins pour l'Ancien Testament, tandis que la révélation néotestamentaire s'est croisée avec le judaïsme de Palestine et de la Diaspora, avec la culture gréco-romaine et même avec des formes culturelles païennes.

En 1979, saint Jean-Paul II affirmait devant la Commission pontificale biblique qu'avant de se faire chair en Jésus Christ, « la Parole divine s'était faite auparavant langage humain, assumant les façons de s'exprimer des diverses cultures qui, d'Abraham au Voyant de l'Apocalypse, ont offert au mystère adorable de l'amour salvifique de Dieu la possibilité de se rendre accessible et compréhensible pour les générations successives, malgré la diversité multiple de leurs situations historiques¹ ». La même expérience d'osmose féconde entre christianisme et culture – qui permet l'inculturation du message chrétien dans des civilisations lointaines (on pense à

1 Discours du 26 avril 1979 (sur vatican.va).

Matteo Ricci dans le monde chinois) – est une donnée constante de la tradition depuis les Pères de l'Église, aussi bien dans leur dialogue avec la culture classique qu'avec la catégorie de la *synkatabasis/condensensio* pour décrire la Révélation et l'Incarnation, jusqu'au décret *Ad gentes* (n. 22) de Vatican II qui avait choisi les termes latins d'*adaptatio* et d'*accommodatio*. Le mot « inculturation » est ensuite devenu populaire, et même une sorte de stéréotype : il est apparu pour la première fois dans un document officiel à l'occasion du *Message au peuple de Dieu* (n. 5) du Synode des Évêques en 1997.

Pour témoigner de cette rencontre culturelle et spirituelle et de ses résultats inattendus, il suffit de citer un passage de la *Première Apologie* de saint Justin (II^e siècle) :

Le Christ est le premier-né de Dieu, son Verbe, auquel tous les hommes participent [...]. Ceux qui ont vécu selon le Verbe sont chrétiens, eussent-ils passé pour athées, comme, chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables, et, chez les barbares², Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Élie et tant d'autres dont il serait trop long de citer ici les actions et les noms (46, 3).

Ce que disait Chesterton, dans *Orthodoxie*, est bien suggestif :

Thème

Toute l'iconographie chrétienne représente les saints avec les yeux ouverts sur le monde, tandis que l'iconographie bouddhiste représente tout être les yeux fermés.

Il s'agit, en fait, de deux typologies différentes : d'une part, une conception plus délicatement transcendante qui cherche, en fermant les yeux, à aller au-delà du monde visible. Et d'autre part, au contraire, c'est la vision chrétienne, profondément enracinée dans les diverses sociétés et dans la multiplicité des cultures, au point de constituer une présence de dialogue, souvent indissociable.

Nous pouvons alors, avec quelque liberté, transposer ainsi le mot de saint Jean : « Le Verbe s'est fait culture », au sens anthropologique général qu'assume désormais cette catégorie. Et Jésus lui-même, parce que vrai homme autant que vrai Dieu, est le Logos devenu juif (*Jean* 4, 22 et 19, 21), incarné dans des coordonnées historiques et géographiques ponctuelles (un Galiléen du I^{er} siècle sous l'occupation romaine), lié au statut social de « laïc » (de la tribu de Judas et non pas de celle de Lévi : *Hébreux* 7, 14 ; 8, 4), d'abord un artisan de profession (*Marc* 6, 3) avant de devenir un prédicateur itinérant. Il est mentalement structuré selon les caractéristiques culturelles sémitiques, comme l'atteste son langage qui préfère les *logia* en parataxe, avec des parallèles, la symbolique des paraboles, la corporéité, à la différence d'un monde grec qui privilégiait la subordination syllogistique, l'abstraction spéculative, l'intériorité.

Le cœur même de son message, le « Royaume de Dieu » (*Marc 1, 15*), repose sur un thème typique de l'Ancien Testament, qui relevait des conditions socio-politiques du Proche-Orient, configuré comme le projet divin de salut, dynamique à l'intérieur du temps (l'histoire) et de l'espace (la création). L'existence historique même de Jésus s'est croisée avec les événements d'une société où il s'est situé soit en syntonie (comme l'atteste la « Troisième recherche » et le critère historiographique de la *continuité*) soit comme détonateur explosif, avec une originalité non seulement théologique mais aussi culturelle (ce que confirme le critère historiographique de la « rupture » et de l'« embarras »). *Un Juif marginal*, certes, pour utiliser l'expression bien connue de John P. Meier³, mais aussi une présence inédite et dérangement, comme en témoigne sa double condamnation finale.

D'autre part, il avait lui-même voulu que son message soit inculturé, à partir de sa destination initiale vers Israël : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » (*Matthieu 15, 24*) ; « Allez vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (*Matthieu 10, 6*). Mais il élargira ensuite, avec son Église, l'annonce pascale à tout l'*oikoumene* : « Allez et faites mes disciples de tous les peuples de la terre » (*Matthieu 28, 19*). C'est ce que saint Paul fera, de manière exemplaire, en incarnant dans la culture gréco-romaine le message chrétien, par une opération complexe et très sophistiquée d'inculturation, avec toutes les difficultés de réaction que comportait une telle entreprise (*Actes 17, 16-34*). Prenaient alors toute leur actualité dans l'histoire et la culture trois métaphores fulgurantes utilisées par Jésus, qui sont comme de vrais résumés codés de l'inculturation de l'annonce évangélique : le sel dans la nourriture (*Matthieu 5, 13*), le levain dans la pâte (*Matthieu 13, 33*), le grain dans la terre (*Jean 12, 24*).

Cardinal
Gianfranco
Ravasi

B. La rencontre dans le « Parvis des Gentils »

Le contact entre foi et raison, entre communauté croyante et société est donc structurel et les réactions de l'autre interlocuteur ont été bien diverses. Nous nous en tiendrons ici à l'horizon contemporain, de façon nécessairement simple, plus sous forme d'exemples que par une analyse ample et détaillée. Nos réflexions proviennent surtout d'expériences limitées, liées à des modèles spécifiques comme le Parvis des Gentils qui est un département, mais aussi une réalité autonome, dans le Conseil pontifical de la culture.

Cette réalité, on le sait, a pour origine une suggestion du pape Benoît XVI lors de son discours à la Curie romaine pour Noël 2009 :

³ John P. MEIER, *Un certain juif. Jésus. Les données de l'histoire*, tr. fr. Paris, Le Cerf, 2004-2018, 5 vol. (Titre original : A

Marginal Jew: Rethinking the Historical Jesus) (NdT).

Je pense que l'Église devrait aujourd'hui aussi ouvrir une sorte de « parvis des Gentils » où les hommes puissent d'une certaine manière s'accrocher à Dieu, sans le connaître et avant d'avoir trouvé l'accès à son mystère au service duquel se trouve la vie interne de l'Église. Au dialogue avec les religions doit aujourd'hui surtout s'ajouter le dialogue avec ceux pour qui la religion est une chose étrangère, pour qui Dieu est inconnu et qui, cependant, ne voudraient pas rester simplement sans Dieu, mais l'approcher au moins comme Inconnu.

L'enceinte du Temple hérodien à Jérusalem – qui est la matrice symbolique – comprenait un espace accessible aux gentils, aux païens. Mais il était nettement séparé par un mur du parvis des Juifs, donc la rencontre était toujours à distance. C'est ce à quoi l'apôtre Paul voulut mettre fin avec l'entrée du Christ qui est venu « abattre le mur de séparation qui divisait » Juifs et Gentils, « pour créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps » (*Éphésiens 2*, 14-16). La reconnaissance primordiale est celle de la dignité des deux « magistères », celui de la foi et celui des diverses conceptions anthropologico-éthiques.

Thème

Il faut souligner d'emblée que, s'il est nécessaire de dépasser le prosélytisme comme l'exclusivisme, il est néanmoins important de comprendre que la confrontation ne doit pas se réduire à un simple exercice académique, fût-il de qualité. On ne devrait pas sortir indemne d'un dialogue sérieux et fondé, ce qui se produirait en adoptant une attitude strictement phénoménologique ou apologétique, de la part du croyant ou de celle du « laïque ». Les thèmes abordés devraient être en mesure de susciter des réactions qui ne soient pas juste théoriques, tout en se tenant à une recherche systématique et culturelle. Nous pensons, en particulier, aux questions anthropologiques fondamentales sur lesquelles la foi chrétienne a un message très riche et identifiable à offrir.

On pense, bien sûr, aux thèmes qui ne sont pas seulement spéculatifs, comme la vie et la mort, le bien et le mal, la vérité et l'erreur, la sexualité et l'amour, le mal et la douleur, la science et la technique, la communication à l'heure de l'infosphère, le sens du monde et de l'histoire, l'art, le symbole. Mais il faut aussi pénétrer dans l'horizon ultérieur, comme celui de la transcendance et de l'immanence, du sacré, de la morale, de la bioéthique, de l'eschatologie, de la présence de Dieu, affirmée ou niée, de la foi elle-même, de la révélation divine et ainsi de suite. Nous rappelons, bien sûr, que le premier pas important est celui de la rencontre culturelle dans laquelle les deux modèles proposés s'explicitent et s'affrontent avec leurs caractéristiques et leurs arguments. Cette étape initiale est nécessaire et il n'est pas si évident qu'elle puisse se développer dans notre époque plutôt divisée.

C. Sacralisme magique et indifférence religieuse

Il existe encore, de fait, une sorte de condescendance intellectuelle à l'égard de la foi, comme une zone d'intégralisme religieux. C'est pourquoi approfondir les notions de croyance et de savoir, l'articulation de la laïcité authentique par rapport à la sécularisation et au sacralisme et les questions évoquées ci-dessus en identifiant les structures, les nœuds, les conséquences, est un préalable nécessaire qui n'est pas évident. Mais en poursuivant la comparaison, on découvre – surtout à notre époque – deux phénomènes dominants qui mettent en crise non seulement la religion mais, par certains aspects, aussi l'incroyance consciente et cohérente.

D'une part, nous parlons de l'indifférence, une laïcité neutre bien définie dans des pages fameuses de l'essai de Charles Taylor *A Secular Age* (2007)⁴. Il faut, d'autre part, enregistrer un phénomène opposé, une tendance spiritualiste qui semble infirmer la vulgate reçue il y a quelques décennies sur la mort de Dieu (surtout en théologie), et d'un Dieu tué par les hommes, comme l'affirmait Nietzsche dans *Le Gai Savoir*, ou enseveli dans l'oubli d'un homme scientifiquement évolué. Commençons donc par considérer cette tendance manifestée par des phénomènes religieux qui excitent le goût spirituel de beaucoup, en leur offrant une foi à la carte, avec laquelle chacun peut composer un menu personnel de vie intérieure.

C'est par exemple le Dieu fluide et inconsistant du *New Age*, semblable à une Méduse, enveloppé dans des mélodies un peu simplistes, installé sur des autels au *design* raffiné dans des temples qui ressemblent à des fitness clubs pour l'âme, avec comme « eucharistie » une sorte de diète purificatrice, mélangeant message et massage, yoghourt et yoga. Ou, au contraire, il y a un dieu orageux et menaçant, prêt à faire exploser ce monde et son histoire, qui s'avance sous la bannière du Dragon rouge satanique, comme l'enseignent les groupes millénaristes et fondamentalistes. Ou encore le dieu aux théophanies multipliées, amateur de visions, d'apparitions, de miracles, de coups de théâtre, comme le voudrait un certain piétisme diffus.

De larges secteurs de la société contemporaine n'hésitent pas à abandonner le message, jugé trop « pesant », des religions traditionnelles pour recourir à ces formes de sacralité magique ou à un Dieu conçu comme le « bouche-trou » de notre impuissance, comme le soupçonnait Dietrich Bonhoeffer. On pourrait poursuivre longtemps le catalogue de ces phénomènes religieux, comme une espèce de kaléidoscope : un rien suffit pour en changer les images, mais les règles fondamentales restent identiques.

Mais comme nous l'avons dit, on constate aussi un autre phénomène, opposé, qui est l'indifférence superficielle. Kierkegaard notait dans son *Journal* :

4 Tr. fr. *L'âge séculier*, Paris, Seuil-Boréal, 2011.

Le bateau est aux mains du cuisinier de bord, et ce que transmet le porte-voix du commandant n'est plus la route du navire, mais le menu de demain.

Les mains levées en signe d'adoration devant le Moloch de la communication de masse, l'homme contemporain sait tout sur la nourriture et l'habillement, sur les modes et les biens de consommation, mais il n'est plus capable de se poser les questions authentiquement « humaines », spirituelles et culturelles qui tourmentent la conscience, il ne sait plus (ou n'a plus aucun intérêt à) découvrir le sens de la vie, les racines de l'être, la route du bien et celle du mal, le but de l'existence. Il connaît le prix de chaque chose mais ignore la valeur vraie de la réalité.

D. Vérités « dernières » et « avant-dernières »

Devant ces deux options, la sacralité spiritualiste et l'indifférence sécularisée, comment doit se comporter le croyant authentique ? Le choix ne doit pas être seulement culturel (ce qui, répétons-le, demeure indispensable) mais aussi de témoignage. Mais ce n'est possible que si le christianisme et, à leur place, les différentes dénominations religieuses, demeurent eux-mêmes dans l'authenticité de leur cœur, en cherchant et proclamant les vérités « dernières » de Dieu et de sa Parole, de la vie, de la mort et de l'au-delà, du bien et du mal, de la justice et de la vérité, en conduisant vers l'Autre par excellence, le transcendant, en évitant les raccourcis de la foi « lyophilisée », commerciale ou tout simplement ésotérique dont nous avons parlé. Ces vérités « dernières » doivent cependant être coordonnées avec les vérités « avant-dernières » de l'engagement concret, conduisant l'homme vers l'autre, vers le frère.

C'est encore Kierkegaard qui, dans *La Maladie mortelle*, rappelait surtout à l'Occident chrétien :

Ne savez-vous pas qu'être chrétien est l'inquiétude la plus haute de l'esprit ? C'est l'impatience de l'éternité, une crainte et un tremblement continu, aggravé par le monde pervers où il se trouve, qui crucifie l'amour !

C'est la tension augustinienne, c'est la véritable recherche du mystère de Dieu, de la transcendance. Et ainsi, si l'indifférence, le braillement vide et vain sont le contraire de la religion authentique, il se vérifie pour le croyant ce qu'écrivait Julien Green dans son *Journal* : « Tant qu'ils sont inquiets, ils peuvent rester tranquilles ».

Cela dit, il faut exorciser le risque opposé : cette spiritualité, si fréquente aujourd'hui, qui fait décoller de l'histoire vers des cieux mythiques et mystiques, une religiosité qui, par un spiritualisme vague ou par fondamentalisme, ignore la complexité du réel et des relations et dissout dans l'impératif de l'oracle sacré la dignité de la liberté personnelle. Sans doute,

les Églises et les fois religieuses ne peuvent pas se réduire à des agences caritatives et ramener leurs exigences morales à une mission d'assistance sociale. Mais elles ne peuvent pas non plus planter leur Croix, leur Étoile de David, leur Croissant ou leurs mantras et autres enseignes du sacré sur les places des villes pour convoiter une théocratie, au mépris de l'unique *logion* politique de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (*Matthieu 22, 21*). Le prophète Élie qui rêvait d'un Dieu du tonnerre, de la tempête et du tremblement de terre, dut découvrir, au contraire, que le vrai Dieu est *qol demamah daqqah*, « le murmure d'une brise légère » (*1 Rois 19, 12*).

Ce n'est pas pour autant un Dieu abstrait ou intimiste. En ce sens, le christianisme est original avec la doctrine de l'Incarnation, comme nous l'avons indiqué plus haut. Une incarnation profonde et « scandaleuse » conduit jusqu'à la souffrance et la mort. « Dieu se fait impuissant et faible dans le monde », écrivait Bonhoeffer dans *Résistance et soumission*, « et il reste ainsi à nos côtés pour nous aider. Dieu ne nous aide pas par son omnipotence, mais par son impuissance ! ». Simone Weil voyait dans la croix du Christ la seule réponse au mystère menaçant de la douleur. Et c'est bien à cause de cette « historicité » de Dieu que l'homme et la divinité doivent se rencontrer non pas dans les cieux dorés mais dans les rues poussiéreuses des œuvres et des jours. L'annonce de l'Évangile doit être pour cela comme une écharde dans le flanc de la société et de la culture contemporaine.

Cardinal
Gianfranco
Ravasi

En bref, la foi chrétienne doit dire Dieu sans taire l'homme, doit chanter le grégorien, mais s'engager aussi pour la justice et la paix, doit proclamer le Règne de Dieu en l'enterrant comme le grain dans la terre pierreuse et encombrée d'ordures de l'histoire. Pour emprunter une image à Wittgenstein, le christianisme aborde sur la côte de cette île qu'est l'homme, en scrute les limites finies, les longe et jette l'ancre, mais en même temps il montre que là, sur cette côte, battent les vagues de l'Océan, c'est-à-dire de l'éternel et de l'infini.

E. Le chemin du témoignage : *Evangelii Gaudium*

Pour illustrer ce chemin du témoignage de la foi chrétienne, nous voudrions proposer trois exemples concrets.

I – Le premier est l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* qui constitue à la fois chronologiquement (24 novembre 2013) et logiquement le programme théologico-pastoral du pape François. Ce document contient une ample description socio-culturelle du monde où nous vivons, qui est présenté dans un cadre très détaillé, comme sont relevés les défis actuels, à partir du sécularisme et d'indifférence que nous avons présentés plus haut.

Le pape s'engage pourtant aussi à suivre le chemin du témoignage, pour que l'Évangile ne soit pas seulement une référence culturelle, le « grand code » de la culture occidentale, comme on dit, mais développe aussi ses capacités de salut ou, au moins, d'attraction spirituelle. *Evangelii gaudium* suit la ligne que nous avons nous-même suivie jusqu'à présent : ne jamais dissocier culture et témoignage. Le document fourmille de suggestions presque à chaque page – et il convient d'y joindre l'ouverture de l'encyclique suivante *Laudato si'*, sur la réalité du monde physique, cet extraordinaire héritage remis en nos mains par le Créateur, fondement nécessaire de toute expérience humaine.

Si nous voulons tirer de l'exhortation quelques propositions concrètes de témoignage de l'Église dans le monde, nous pouvons proposer une trilogie de parcours culturels parmi toutes les propositions du texte pontifical.

1 – Le premier est le chemin de l'inculturation qui repose sur la conviction, réaffirmée dans tout le texte, de la richesse féconde de l'Évangile et de la présence de « semences du Verbe » répandues par l'Esprit saint sur toutes les créatures humaines et toutes les cultures (n. 68). C'est dans cette perspective que le pape – conscient que « ce n'est pas faire justice à la logique de l'Incarnation que de penser à un christianisme monoculturel et monocorde » (n. 117) et que « le christianisme n'a pas un modèle culturel unique » (n. 116) – s'associe à la déclaration des évêques d'Océanie pour inviter l'Église à « faire comprendre et présenter la vérité du Christ en s'inspirant des traditions et des cultures de la région » et à inviter « tous les missionnaires à travailler en harmonie avec les chrétiens autochtones pour faire en sorte que la foi et la vie de l'Église soient exprimées selon des formes légitimes appropriées à chaque culture ».

Ainsi, « ce à quoi on doit tendre, en définitive, c'est que la prédication de l'Évangile, exprimée par des catégories propres à la culture où il est annoncé, provoque une nouvelle synthèse avec cette culture » (n. 129). À ce stade, « quand un peuple a inculturé l'Évangile, dans son processus de transmission culturelle, il transmet aussi la foi de manières toujours nouvelles ; d'où l'importance de l'évangélisation comprise comme inculturation » (n. 122). C'est par ce chemin « inculturant » de l'Évangile que l'on pourrait pénétrer dans l'horizon ascétique de la sécularisation avec une proposition forte. En bref, le pape François ne cesse d'insister sur la nécessité du « besoin impérieux d'évangéliser les cultures pour inculturer l'Évangile. Dans les pays de tradition catholique, il s'agira d'accompagner, de prendre soin et de renforcer la richesse qui existe déjà et, dans les pays d'autres traditions religieuses ou profondément sécularisés, il s'agira de favoriser de nouveaux processus d'évangélisation de la culture, bien qu'ils supposent des projets à très long terme » (n. 69).

2 – La stricte conséquence est le deuxième parcours, celui du dialogue, qui traverse constamment l'exhortation, mais aussi le magistère du pape

François, comme le cœur du christianisme qui n'est pas une religion du pouvoir mais de la rencontre, de la charité et de la réciprocité. Le principe en est formalisé par saint Paul quand il affirme : « Évaluez chaque chose et retenez ce qui est bon/beau (*kalon*) » (1 *Thessaloniens* 5, 21). Comme le dit l'étymologie grecque du mot, le dialogue suppose le lien (*dia-*) entre deux *logoi*, c'est-à-dire des visions différentes de la réalité, mais sans irénismes ni concordismes faciles car la préposition *dia-* signifie aussi la descente en profondeur dans le discours. Le dialogue s'oppose donc au duel et se présente comme un duo où les voix même opposées, comme une basse et un soprano, coexistent, s'interpellent, ne perdent pas leur identité mais créent une harmonie.

Alors « c'est le moment de savoir comment, dans une culture qui privilégie le dialogue comme forme de rencontre, projeter la recherche de consensus et d'accords, mais sans la séparer de la préoccupation d'une société juste, capable de mémoire, et sans exclusions » (n. 239).

C'est ainsi que se crée une communauté nouvelle dans la charité où tous sont impliqués dans une rencontre ouverte, afin que le dialogue devienne aussi l'âme de la politique, de la pastorale, de la société. Naturellement, le pape n'exclut pas les formes de dialogue plus spécifiques, comme celui de la théologie avec les autres disciplines et expériences (n. 133). En particulier, il mentionne le « Parvis des Gentils » comme un des « nouveaux Aréopages » (n. 257), qui doit se développer avec des typologies différentes, soit générales, liées à des métropoles et de vastes groupes sociaux, soit sectorielles, pour des catégories précises (enfants, jeunes, travailleurs, détenus, magistrats, économistes, enseignants, sportifs, artistes, scientifiques, philosophes, cadres, etc.).

3 – Enfin une troisième trajectoire, classique, mais désormais rajeunie et toujours attrayante, est la *via pulchritudinis*. Tout un paragraphe d'*Evangelii Gaudium*, le 167, rappelle combien ce choix est précieux pour la tradition de l'Église et pour le pontife lui-même qui s'appuie sur les paroles d'Augustin : « Nous n'aimons que ce qui est beau » (*De musica* VI, 13, 38). Il ne s'agit pas de promouvoir un relativisme esthétique, une théologie purement esthétique à la Herder ou à la Chateaubriand, qui n'est pas insignifiante car elle vise à constituer un christianisme esthétisant capable de susciter l'imagination, de toucher le sentiment, de créer des œuvres d'art, un aspect important comme l'atteste toute la tradition occidentale.

Il s'agit au contraire, comme l'affirme Hans Urs von Balthasar dans *La gloire et la croix*, d'une esthétique théologique qui, à côté des universaux du *verum* et du *bonum*, prend en considération aussi le *pulchrum*. C'est en fait la Révélation elle-même, son sujet fondateur, Dieu, qui est et illumine la beauté théophanique, c'est-à-dire la manifestation glorieuse de la réalité divine transcendante, ouverte au regard et à l'engagement des hommes,

Cardinal
Gianfranco
Ravasi

à la *Wahrnehmung*, à la « perception de la vérité », à la *Schau*, la « vision », qui contemple la *Gestalt*, la « figure » suprême d'une telle beauté dans la figure humano-divine du Christ, révélation parfaite de la « gloire » divine transcendante. C'est ce « sentier » que le pape invite à suivre, malgré les laideurs et les horreurs de la culture contemporaine et les épreuves de la vie. Concrètement, le pape appelle l'Église à « l'utilisation des arts dans son œuvre d'évangélisation, en continuité avec la richesse du passé, mais aussi dans l'étendue de ses multiples expressions actuelles, dans le but de transmettre la foi dans un nouveau "langage parabolique"⁵ » (n. 167).

Il n'est pas sans intérêt de relever que les *Statuti d'arte* des artistes siennois du XIV^e siècle commençaient par cette déclaration : « Nous sommes ceux qui manifestent aux hommes qui ne savent pas lire les miracles opérés par la foi ». Déjà Jean Damascène avait suggéré : « Si un païen vient et te dit : montre-moi ta foi !, conduis-le dans une église, montre-lui la décoration dont elle est ornée et explique-lui la série des sacrées icônes » (PG 95, 325). Le pape François poursuit :

Il faut avoir le courage de trouver les nouveaux signes, les nouveaux symboles, une nouvelle chair pour la transmission de la Parole, diverses formes de beauté qui se manifestent dans les milieux culturels variés, y compris ces modalités non conventionnelles de beauté, qui peuvent être peu significatives pour les évangélisateurs, mais qui sont devenues particulièrement attirantes pour les autres (n. 167).

Thème

II – Un deuxième exemple du témoignage chrétien pourrait être sa présence, complexe, délicate, mais absolument nécessaire, dans la science et la technique qui constituent un horizon dominant de la culture contemporaine. Nous nous contentons de renvoyer à trois chapitres de première importance au niveau éthique et anthropologique, où la vision chrétienne ne doit pas craindre d'exercer sa fonction positive et critique.

1 – Nous pensons d'abord à la génétique et à l'éventuelle manipulation de l'ADN : il faut reconnaître l'importance des interventions qui guérissent de si nombreuses pathologies, mais il faut également proposer contre toute tentation d'*hybris* la vision noble et élevée de la personne selon les catégories bibliques. Un document de la Commission biblique est à cet égard très significatif : *Qu'est-ce que l'homme (Ps 8, 5) ? Un itinéraire d'anthropologie biblique* (30 septembre 2019).

2 – Les neurosciences sont un autre domaine. Selon la tradition platonicienne et chrétienne, esprit/âme et cerveau appartiennent à des plans divers, un plan métaphysique et un plan biochimique. La conception aristotélico-chrétienne, tout en reconnaissant l'autonomie substantielle de l'esprit par rapport à la matière cérébrale, admet que celle-ci soit une

5 Expression de BENOÎT XVI, *Discours à l'occasion de la projection du documentaire « Art et foi – via pulchritudinis »* (25 octobre 2012), *L'Osservatore Romano* (27 octobre 2012), p. 7 (NdT).

condition instrumentale pour exercer les activités mentales et spirituelles. Un modèle de nature plus « physicaliste », répandu dans l'horizon contemporain, n'hésite pas en revanche, parfois à partir de la théorie de l'évolution, à réduire l'esprit et l'âme à une simple donnée neuronale.

L'enjeu est ici l'identité humaine qui possède certainement dans la relation esprit-cerveau (de quelque manière que l'on comprenne la connexion) une liaison fondamentale qui, si on agit structurellement sur cette réalité, revient à redéfinir l'être humain. La séquence des problèmes philosophiques, théologiques et éthiques sur lesquels la foi doit intervenir avec sa vision propre s'allonge : comment situer dans une telle approche la volonté, la conscience, la liberté, la responsabilité, la décision, l'interprétation des informations acquises et surtout l'origine de la pensée, de l'interprétation symbolique, de l'art et, en ultime analyse, du « moi » ?

3 – Enfin, cette perspective nous conduit, sans solution de continuité, au dernier stade, celui des « machines pensantes », c'est-à-dire de l'intelligence artificielle. La « troisième génération de la machine » et la robotique ont produit à l'heure actuelle des machines toujours plus autonomes. Les retombées positives sont indéniables, dans les domaines de la médecine, de la production, des fonctions de gestion et d'administration. Mais, dans ce dernier secteur surtout, surgissent des questions sur l'avenir du travail qui est conçu dans la vision classique et biblique comme une constituante de l'hominisation (le « cultiver et conserver » biblique, et le « donner un nom » à toutes les créatures).

Cardinal
Gianfranco
Ravasi

Les questions deviennent encore plus urgentes dans le domaine anthropologique, d'autant qu'aujourd'hui déjà certaines machines ont une capacité notable à « s'approprier » le langage, créant ainsi de l'information en mode autonome. Les domaines éthique et spirituel sont encore plus pertinents. Quelles valeurs morales peuvent bien être programmées dans les algorithmes qui portent la machine pensante à prendre des décisions devant des scénarios qui se présentent à elle et devant lesquels elle peut être appelée à opérer un choix capable de concerner la vie de créatures humaines ? Les questions portent en particulier sur ce qu'on appelle l'« intelligence artificielle forte » (*Artificial General Intelligence*, ou *Strong AI*) dont les systèmes sont programmés pour une autonomie de la machine allant jusqu'à améliorer et recréer de sa propre initiative la gamme de ses performances, de manière à atteindre une certaine « conscience de soi ».

F. Le kérygme chrétien en temps de pandémie

Nous pouvons conclure ce panorama – incomplet, au sens où nous aurions pu encore présenter le monde de la communication et des réseaux sociaux comme un autre domaine où le christianisme peut exercer sa force de témoignage et son attraction – avec un troisième exemple qui est par certains côtés un corollaire du précédent. Il est lié à une expérience

contingente qui a frappé toute la planète : la pandémie de la Covid-19 qui a atteint beaucoup de fondamentaux de nos sociétés. Certes, il n'y a plus aujourd'hui de grands intellectuels capables d'extraire de la réalité vécue une interprétation symbolique, comme Camus dans *La peste* (1947), à la lumière de la théodicée, dans la ligne des *Frères Karamazov* de Dostoïevski.

Au niveau chrétien, cependant, une présence forte s'est manifestée, avec une puissance d'évangélisation authentique à l'ère de la communication informatique. C'est l'image, en Mondovision, du pape François dans une place Saint-Pierre déserte, sous la pluie battante avec l'emblème du Crucifix et la méditation des paroles de l'Évangile sur la tempête apaisée ; cette scène du 27 mars 2020 contient une synthèse admirable et unique d'une approche spirituelle de la pandémie. Le pape, à plusieurs reprises, a resitué l'événement, pour croyants et non croyants, au cœur même du christianisme. Car le Dieu des chrétiens est différent de ceux des païens, des divinités du Panthéon classique, reléguées dans leur monde doré de l'Olympe et insensibles aux souffrances humaines. C'est, au contraire un Dieu qui a choisi dans l'Incarnation d'assumer notre propre identité faite de joie, mais surtout de limites, de douleur et de mort.

Thème

Le Christ aussi a eu peur de la mort qui s'est présentée à lui comme à nous, malgré la demande préalable : « Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ». Il a lui aussi connu l'éloignement des amis, des disciples, il fut, lui aussi comme tant de malades isolés, abandonné de tous. Il a lui aussi été meurtri dans sa chair, connaissant la pire des solitudes, le silence du Père (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »). Et à la fin, lui aussi, crucifié, est mort comme tant de malades du Coronavirus, par l'asphyxie, après avoir émis un dernier souffle. Dans ce moment-là, il ne s'est pas penché sur un malade pour le guérir, comme il l'avait fait tant de fois auparavant, c'était lui, désormais, qui était souffrant et mortel. Il ne libérait pas du mal mais il était, comme nous, soumis au mal physique et intérieur.

Et cependant lorsqu'il n'était plus qu'un cadavre porté ici ou là, comme tant de victimes du virus le furent dans ces derniers temps, il était toujours le Fils de Dieu. C'est pour cela que, tout en faisant dans sa chair l'expérience de notre humanité pauvre, fragile et mortelle, il a déposé dans notre humanité une semence d'éternité et d'espérance destinée à croître. C'est le sens de la Pâque, « cette autre face de la vie par rapport à celle qui est tournée vers nous », comme disait Rilke. Dans le témoignage du pape François et dans celui de beaucoup de chrétiens consacrés au service de la charité envers les pauvres, les malades, les exclus, apparaît toute la vigueur du message évangélique. Il faut reconnaître que l'expérience de l'épreuve, de la douleur, du mal – qui dans le christianisme devient en Jésus Christ une mystérieuse épiphanie, comme elle l'était déjà, dans une perspective différente, dans le *Livre de Job* – a été et est encore une occasion pour présenter le cœur de la vision chrétienne.

La grandeur de la science a été révélée mais aussi ses limites : la pandémie a réécrit l'échelle des valeurs qui n'a plus à son sommet l'argent ou le pouvoir ; le confinement qui a fait vivre ensemble jeunes et vieux, pères et fils, a reproposé les peines et les joies de relations qui n'étaient plus seulement virtuelles ; elle a simplifié le superflu et nous a reportés à l'essentiel ; elle nous a tous contraints à deviner dans les yeux de nos proches notre propre mort, elle nous a rendus frères et sœurs de Job, nous donnant le droit de protester contre Dieu, de lui adresser nos demandes et nos peines.

Mais elle a surtout révélé une valeur suprême qui est humaine et religieuse tout à la fois, qui se situe au cœur du kérygme essentiel et moral du christianisme. On connaît le roman de l'écrivain colombien Gabriel García Márquez, *L'amour au temps du choléra* (1985), un titre qui pourrait être adapté au coronavirus. Un titre qui s'est révélé adéquat pour tant de médecins, infirmières, personnels de service, chrétiens ou non, prêts à dépasser la loi d'« aimer son prochain comme soi-même » pour suivre la parole extrême de Jésus : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

Nous voudrions, à titre d'exemple et sans prétention, jeter sur l'actualité un regard au prisme d'une lecture christologique simple, susceptible de toucher croyants et non croyants. Un mot est apparu ces derniers temps, que des gens utilisent sans toujours bien le comprendre, le mot « résilience ». Il vient du latin *resilire*, « rebondir », utilisé pour désigner la capacité de certains matériaux, comme les métaux, pour absorber un coup sans se rompre et reprendre leur forme originelle. Transposé en psychologie, ce serait ce processus cognitif, émotif, comportemental qui retravaille la douleur, la perte, le deuil, le choc mental en les dépassant, pour reconstruire sa structure intérieure et développer des énergies intérieures insoupçonnées.

On peut donc espérer que la capacité humaine de résilience permettra une reprise totale de la vie personnelle et communautaire. Mais il faut associer à cette catégorie psycho-physique la mission que la foi met en œuvre dans la vertu théologale d'espérance et la connaissance du primat de la grâce et du salut que Dieu donne. À 365 reprises, dans la Bible, dans des termes différents, résonne cette exhortation divine : « n'ayez pas peur ! ». C'est quasiment le « bonjour » que Dieu répète chaque matin. Il le répète aussi dans les temps difficiles que nous vivons. Et pour qui n'a pas, ou a perdu, la foi, peut servir la confession de l'écrivain García Márquez cité plus haut : « Malheureusement, Dieu n'a pas de place dans ma vie. J'espère seulement avoir une place dans la sienne ».

(Traduit de l'italien par Jean-Robert Armogathe. Titre original : *La fede cristiana tra cultura e testimonianza*).

Cardinal
Gianfranco
Ravasi

Gianfranco Ravasi, né en 1942, exégète, membre de la Commission biblique pontificale, préfet de la Bibliothèque ambrosienne (Milan) de 1989 à 2007, créé cardinal par Benoît XVI en 2010, président des Conseils pontificaux pour la culture, l'archéologie sacrée et le patrimoine culturel de l'Église. De 1988 à 2001, il a dirigé le Nuovo dizionario di teologia biblica. Parmi ses nombreuses publications, retenons en français (Robert Michaud éd.), Les psaumes : adaptation de l'œuvre en trois volumes de Gianfranco Ravasi, Éditions Paulines, Montréal, 1993 ; L'Église, cité du Dieu vivant : splendeurs et misères des communautés du Nouveau Testament, Saint-Maurice, Ed. Saint-Augustin, 2004.

La Revue est maintenant distribuée régulièrement et gratuitement sous forme numérique à 151 missionnaires et centres de formation à travers le monde : 53 en Afrique, 43 en Asie (dont 6 en Chine continentale et 29 au Vietnam) et 55 aux Amériques (Centre et Sud).

Vous pouvez aider cette diffusion missionnaire par un don à l'Association *Communio* (qui donne lieu à un reçu fiscal).